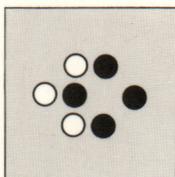


Renaud Camus

# Le Bord des larmes



P.O.L

Extrait de la publication







# Le Bord des larmes

## DU MEME AUTEUR

### ÉGLOGUES

- I. *Renaud Camus, Passage, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1975.*
- II. *Denis Duparc, Échange, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1976.*
- III. 1. *Renaud Camus & Tony Duparc, Travers, Éditions Hachette/P.O.L, 1978.*  
2. *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert, Été (Travers II), Éditions Hachette/P.O.L, 1982.*

Autres livres de Renaud Camus :

*Chroniques autobiographiques :*

- Tricks, Éditions Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L, 1988.*  
*Journal d'un Voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.*  
*Journal romain 1985-1986, Éditions P.O.L, 1987.*  
*Vigiles (Journal 1987), Éditions P.O.L, 1990.*  
*Agnets (Journal 1988), Éditions P.O.L, 1990.*

*Roman :*

- Roman Roi, Éditions P.O.L, 1983.*  
*Roman Furieux, Éditions P.O.L, 1987.*

### ÉLÉGIES

- I. *Élégies pour quelques-uns, Éditions P.O.L, 1988.*
- II. *L'Élégie de Chamalières, Sables, 1989.*
- III. *L'Élégie de Budapest, in Le Voyage à l'Est, Éditions Balland et La Maison des écrivains, 1990.*
- IV. *Le Bord des Larmes, Éditions P.O.L, 1990.*

### MISCELLANÉES

- I. *Buena Vista Park, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.*
- II. *Notes achriennes, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.*
- III. *Chroniques achriennes, Éditions P.O.L, 1984.*
- IV. *Notes sur les Manières du temps, Éditions P.O.L, 1985.*
- V. *Esthétique de la solitude, Éditions P.O.L, 1990.*

Renaud Camus

# Le Bord des larmes

*P.O.L*

8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur 1990  
ISBN : 2-86744-193-5

*pour Van,  
en l'attente de chants plus riants*



...  
*de los prolijos vínculos de ausencia,*

...  
Comte de Villamediana.



Des siècles tout entiers se sont déroulés dans les larmes ; non pas nécessairement les larmes du malheur, de l'horreur ou de la mélancolie, celles aussi bien, vraies sœurs du rire, ses égales en fréquence et sa contrepartie, de la trop forte émotion quelle qu'elle soit, de l'étonnement trop vif ou de l'espérance comblée : celles du sentiment de la grandeur des actions, de la noblesse des êtres ou de la solennité des instants, celles du théâtre, du temple, de la pastorale ou de la guerre, celles que déclenchaient l'admiration de la vertu, l'affection, la bonne amitié, l'amour bien sûr, les retrouvailles, le chavirant bonheur ou le ravissement.

Les Lumières ont versé, si l'on ose l'écrire, des torrents de larmes, que le romantisme se garda bien de sécher, quoiqu'il ait modifié la matière des mouchoirs, et réduit quelque peu leur format. Ces

pleurs si naturels, si l'on en croit leur immémoriale ancienneté parmi nous — qu'attestent à l'envi la littérature, qui sait tout, et la peinture, qui voit tout, pour ne rien dire de la musique, qui bruit de bout en bout de leur débordement —, ces pleurs directement tombés des yeux de la nature, il ne fallut rien moins que le naturalisme pour commencer à les tarir, l'urbanisme haussmannien, la science, les mardis de la Salpêtrière et la grande industrie. Nous ne sanglotons à peu près plus, sauf, et ce n'est même pas sûr, aux pires débâcles de l'histoire, de la grande et de la nôtre. Or qu'en serait-il pourtant de décennies à la chaîne qui ne sauraient plus ce que c'est que le rire ? Nous ne savons presque plus ce que c'est que les larmes.

Certains d'entre nous, néanmoins, mal adaptés sans doute au cours du temps, oubliés par le cours des choses, en retard sur l'évolution de l'espèce vers le définitif assèchement des paupières, sentent monter en eux, vers elles, bien plus souvent qu'il ne faudrait, des eaux venues du fond des âges, et que la pression sociale, le civique et prudent désir de conformité, la honte, le sens du ridicule, surtout, maintiennent à plus ou moins grand-peine en amont de leurs cils. Il faut, avant d'aller plus avant, nous débarrasser ici, d'entrée de jeu, par convention toute artificielle de procédure, de la question du ridicule, qui paralyserait d'une chiquenaude notre petit

voyage lacrymal. Le mieux, pour n'avoir plus à nous en soucier par la suite, est d'assumer pleinement la moquerie que nous allons encourir, de la reprendre d'enthousiasme à notre compte, et d'en profiter pour la mettre aussitôt de côté, comme allant évidemment de soi. Ouf ! C'est donc un personnage tout à fait ridicule qui parle, il ne vous le fait pas dire, ni d'ailleurs à moi, mais il dit :



*Πρὸς τοίχον ἐκλίνθησαν ἐν παλινσκίωι.*  
(Ils s'accoudèrent dans l'ombre au bastingage.)  
Archiloque de Paros, *Fragments*.

Un livre qui s'appellerait *Le Bord des larmes...* Il s'agirait en somme d'une façon de petit traité géographique, d'un guide approximatif pour le touriste ou le curieux, d'une introduction plus ou moins plaisante aux mœurs et coutumes de la région, d'un opuscule utilitaire à l'usage de l'amateur benoîtement éclairé comme de *l'adventurous cognoscento (et nobiscum rusticantur)*. Ce pourrait être l'œuvre un peu cavalière d'un voyageur à son retour, ou peut-être plutôt d'un homme du pays, mais préférable encore serait à mon avis d'avoir pour auteur quelque résident allochtone, un étranger qui de longue date aurait fait de ce territoire son séjour, et, comme il arrive, le connaîtrait bien mieux que ne le connaissent les indigènes : car son regard d'abord fut plus neuf, plus aigu, mieux surpris ; puis il sut joindre à cette fraîcheur d'observation, le temps passant, la

profondeur et l'expérience : ainsi saurait-il nous offrir, aux fins de la plus sensible expertise, tous les avantages principiels de son défaut d'appartenance, joints à tous ceux, non moindres, de son acquise familiarité.

Bord des larmes, bord des larmes, écrivait-il par exemple : c'est sur cette rive que je passe le plus clair, le plus lucide de mes jours. L'air de ce pays, sa lumière, les destins qu'on y mène et l'eau de ses fontaines, sont d'une transparence prodigieuse. A de certaines heures, on y toucherait l'horizon sans aucun mal, rien qu'en tendant le bras sur les campagnes basses et sur les îles ; à d'autres, ou d'ailleurs les mêmes, un objet très proche, au contraire, une lettre, un visage, une simple jarre, un raisonnement, un tableau, paraissent vous y révéler à la fois tous leurs sens, tous leurs angles, toutes leurs implications et toutes leurs épaisseurs. Non certes que le mystère, en ces parages, ne soit très répandu, comme partout, et si davantage peut-être qu'ailleurs, même, je n'en serais guère étonné. Mais l'obscurité s'y présente, à l'instar du reste, des travaux et des vanités, des panoramas et des assiettes ou des verres, sur la nappe blanche, avec une évidence aveuglante, comme si sa matière n'était pas différente de celle de la clarté la plus violente, et pareillement offerte. Une précision cependant : je ne parle pas de sa signification, en aucune façon de son *fond* prétendu, nullement de ce

qu'elle cache, et sur quoi très légitimement, peut-être, vous vous interrogez. L'herméneutique est un peu courte, convenons-en, par chez nous. Nous n'habitons pas une contrée d'exégètes, et moins encore de pythonisses, de nécromants ni de devins de village. Opalescents, hyalins, cristallins et diaphanes : je n'ai pas dit extralucides. Ne vous y trompez pas, je vous prie, ni ne nous prêtez, par excès d'un crédit de sympathie que vous nous ouvririez imprudemment, des dons un peu suspects dont nous sommes parfaitement innocents : c'est de sa flagrance insoutenable de mystère que le mystère nous éblouit, c'est de sa seule ténèbre que la nuit nous instruit, de son opacité que l'énigme nous fouille et nous investit. Ce n'est jamais qu'une absence, qui nous fait citoyens d'ici, ne serait-ce qu'à titre de complaisance. Autant reconnaître, je pense, qu'il n'existe pas le moindre *ici* que nous puissions dire nôtre, pour y fonder notre pas. Oh ! très volontiers : je vous écris d'un pays qui manque. L'exil est sa capitale, sa geste héroïque et sa constitution.

Aussi bien notre malheureux topographe, en l'occurrence, n'est-il qu'à moitié philosophe, et c'est mettre les choses au mieux : on ne l'aura que trop nettement perçu. Il ne peut faire beaucoup plus que de décrire tellement quellement, dans l'ordre où les rencontrent par hasard son esprit vagabond et sa plume, au demeurant indissociables, les particularités

singulières de ces rivages moins qu'enchantés, dont il est l'hôte ou le prisonnier par un caprice déjà mal explicable du sort. S'il semble à l'occasion se risquer à ce que l'on pourrait prendre pour une interprétation, de sa part, c'est pour la simple raison que les phénomènes qu'il rapporte sont d'une nature si complexe ou si floue, si mélangée, si vague, à ce point contradictoire, même, nonobstant cette évidence éparse que j'ai dite, que de les exposer seulement force celui qui parle à s'exposer lui-même, et presque sa vision du monde, en serait-il fort dépourvu. N'ambitionnerait-il d'œuvrer que dans une branche discrète de la géographie descriptive, de la « littérature » de tourisme ou de l'anthropologie des familles, la consistance curieuse de son objet (*ces terres jaunes, notre délice...*) le contraindrait à l'« essai » malgré qu'il en ait, à la dissertation procédurière, à la maïeutique branlante et d'ailleurs à l'histoire itou, de préférence anecdotique : sortit, à cinq heures, aux beaux yeux, la marquise. Voici justement l'un des points qu'il lui faudrait tant bien que mal expliquer, à son dubitatif lecteur : que la géographie et l'histoire, au bord des larmes, ou plus simplement l'espace et le temps, ne sont pas deux champs indépendants du discours, deux domaines séparés de la connaissance, ni bien sûr de la perception ; qu'un siècle et l'océan, telle falaise et telle saison, telle semaine et ce simple talus du chemin de halage, si tranquille le long du canal parallèle, une attente, un



Un livre qui s'appellerait *Le Bord des larmes...* Il s'agirait en somme d'une façon de petit traité géographique, d'un guide approximatif pour le touriste ou le curieux, d'une introduction plus ou moins plaisante aux mœurs et coutumes de la région, d'un opuscule utilitaire à l'usage de l'amateur benoîtement éclairé comme de l'*adventurous cognoscento (et nobiscum rusticantur)*. Ce pourrait être l'œuvre un peu cavalière d'un voyageur à son retour, ou peut-être plutôt d'un homme du pays, mais préférable encore serait à mon avis d'avoir pour auteur quelque résident allochtone, un étranger qui de longue date aurait fait de ce territoire son séjour, et, comme il arrive, le connaîtrait bien mieux que ne le connaissent les indigènes.

Bord des larmes, bord des larmes, écrirait-il par exemple : c'est sur cette rive que je passe le plus clair, le plus lucide de mes jours. L'air de ce pays, sa lumière, les destins qu'on y mène et l'eau de ses fontaines, sont d'une transparence prodigieuse. A de certaines heures, on y toucherait l'horizon sans aucun mal, rien qu'en tendant le bras sur les campagnes basses et sur les îles ; à d'autres, ou d'ailleurs les mêmes, un objet très proche, au contraire, une lettre, un visage, une simple jarre, un raisonnement, un tableau, paraissent vous y révéler à la fois tous leurs sens, tous leurs angles, toutes leurs implications et toutes leurs épaisseurs.



9 782867 441936

ISBN : 2-86744-193-5  
F10193-11-90

72 F